

Le Cri

(1303 mots)

Quelque part, un trottoir se fissura. La faille se répandit, força, trouva son chemin, écorchant le mur d'une maison. Une maison jeune à l'allure pourtant fatiguée. Une maison fragilisée qui tenait encore debout, toujours, malgré les vents violents et la pluie battante qui ne cessaient jamais de s'écraser contre elle. Elle restait là, à attendre qu'on ouvre ses fenêtres depuis trop longtemps fermées. Autant de rideaux que de murs pour cacher ce musée. Musée secret. Musée abandonné. Musée perdu. Elle redoutait qu'on la remarque. Seulement, elle n'attendait que ça, que sa porte s'ouvre, que l'air s'insinue en son cœur pour qu'enfin, oui, enfin, sa vie redémarre.

Ailleurs, les cris résonnaient dans la rue. Un feu brûlait dans les corps, pleins de rage et de révolte. La foule avançait sans un regard en arrière, il n'y avait aucune peur dans ses yeux. Théa aussi aurait aimé ne ressentir aucun effroi, aucune panique remuante dans son ventre. Mais dans cet océan de corps qui se frôlaient et s'entremêlaient, plus elle nageait, plus elle avait l'impression de se noyer. Ça avait été son choix, pourtant, de venir ici ; elle aussi avait ce besoin irrésistible de hurler cette colère bloquée dans sa poitrine.

Une femme la bouscula et s'excusa d'un sourire. Le cœur de Théa se balançait. Son corps vacilla. Elle avait envie de vomir. Il y avait trop d'yeux ici, des yeux partout, qui la narguaient et se moquaient d'elle. Même si elle savait, au fond, que personne ne la regardait vraiment. Cela faisait des années qu'on ne la voyait plus, qu'on n'entendait plus ses cris muets de désespoir.

Trop effrayé par les bruits de l'assemblée, un bébé se mit à pleurer non loin. Ses larmes à elle, cela faisait longtemps qu'elles ne glissaient plus sur ses joues.

Elle continua de marcher dans les pas du groupe, c'était ce qu'elle avait toujours fait.

Pas après pas.

C'était suffisant.

Pas après pas après...

...Mais jusqu'à quand ?

Soudain, elle l'entendit, juste là, tout près de son oreille. Une voix. Sa voix. À *lui*. Grave et dégoulinante de fierté. La foule tangua telle une masse monstrueuse qui s'était mise à danser. La

jeune fille s'arrêta, les mains tremblantes et les jambes flageolantes. L'angoisse l'asphyxia. Puis elle tomba, et tomba encore et encore et encore. Les souvenirs se bousculèrent dans son esprit. Elle n'avait rien oublié de ce qu'elle avait ressenti ce soir-là. Elle ne le pourrait jamais. Et aujourd'hui, toutes ses sensations la hantèrent une nouvelle fois. Les échos de leurs voix voletèrent autour de son corps abîmé, son murmure obscène à lui, dans son oreille, et ses plaintes vaines, à elle. Elle le sentit la touchait. Elle sentit ses lèvres se fracassant sur les siennes avec force, sa main enfermant son poignet contre le mur pour l'empêcher de bouger. Et son autre main, glissant sur son corps, la caressant, effleurant sa poitrine, pénétrant son intimité. Elle vit son ombre devant elle, la surplombant. Ses effluves d'alcool flottèrent sous son nez, la révoltant. Les sons s'intensifièrent dans sa tête, la labourant des grognements libidineux de ce monstre qui la dégoûtait. Elle aurait voulu bouger, se révolter, mais elle lui appartenait. Elle ne voyait plus la foule autour d'elle, seulement cet instant où son monde s'était effondré, laissant derrière lui une enfance partie en fumée et des morceaux de vie brisée. Il l'avait marquée. De son souffle. De son odeur. De ses mains. De ses baisers. Impossible de se défaire de son étreinte, l'étau s'était refermé sur sa gorge, l'étouffant. Ses maux griffaient son âme, lacéraient ses souvenirs. Elle plaqua les mains sur ses oreilles, serra fort ses paupières et remua la tête dans tous les sens pour stopper ce film qui tournait en boucle dans sa mémoire. Elle rêva de devenir amnésique, de se fondre dans la masse et de ne plus jamais en sortir. Le souffle lui manquait, elle n'en pouvait plus de cette vie de non-dits, de ce poids qu'elle retenait et cachait au-dedans d'une maison fermée. C'était ça qu'elle voulait crier, tout ce qu'elle gardait en elle depuis ce jour-là, tous les sanglots qu'elle gardait encore à l'intérieur. Elle voulait crier pour qu'on l'entende. Pour qu'on la croie. Chaque seconde, elle se battait pour rester à la surface, mais elle voulait aussi lâcher prise. Alors ici, maintenant, elle se laissa couler vers le fond, retombant sur elle-même. Elle quitta le navire, ce corps violé, vidé, qui ne lui appartenait plus, qu'elle avait fini par détester. La tête sous l'eau, elle cessa de respirer un instant, la douleur lui tordant le ventre. Des torrents d'affliction s'écrasèrent contre son corps et la poussèrent toujours plus vers les profondeurs, ne laissant d'elle qu'une coquille vide où l'eau s'insinuait, la noyant, comme il l'avait forcé à fêler son cocon, la brisant tout entière. La réalité la consuma, les vagues écorchèrent son corps. Il l'avait tuée. Lui. Le meurtrier de son âme.

Une main se posa avec douceur sur son épaule. Quelqu'un essayait de la réveiller, de la ramener à la surface. Des mots de réconfort lui parvinrent, des mots capables d'apaiser ses angoisses. On lui disait qu'elle était en sécurité ici, qu'elle n'avait rien à craindre. Elles étaient là. Tout irait bien. Jamais elle n'avait cru en ces phrases toutes faites, pourtant, une dernière lueur d'espoir brilla en elle et Théa rouvrit les yeux. Son regard rencontra celui, vert émeraude, vert espoir, d'une femme penchée vers elle. Elle semblait inquiète mais rassurante. Théa baissa la tête et vit une pancarte échouée à leurs

pieds, elle la lut et tout l'air emprisonné dans ses poumons se libérèrent. Elle regarda alors tout autour d'elle. La foule avait arrêté sa marche, tous les regards tournés vers le sien. Ils ne se moquaient pas, ils la soutenaient. Elle se rappela où elle se trouvait, au cœur de ces femmes qui avaient mis pause à leur manifestation pour l'aider. Des femmes de tous âges, toutes origines. Elles l'attendaient, une bienveillance maternelle s'échappant de leur cœur, créant un abri protecteur autour de son corps.

Tout à coup, les maux déferlèrent de sa bouche sans qu'elle puisse les retenir. Elle raconta tout, se déversa de son histoire sans omettre aucun détail. Peu importait qu'elle se trouvait par terre au milieu d'une foule immense qui l'observait, peu importait que le monde entier l'entendait. Le monde entier devait l'entendre. Il le fallait. Elle n'avait pas à avoir peur. Pas ici. Car ici les espoirs de chaque femme se croisaient pour ne former qu'une seule et même force prête à tout pour changer l'horreur dans laquelle elles vivaient. Parce que les mots sur la pancarte de la femme disaient vrai : ce ne sont peut-être pas tous les hommes, mais ce sont toutes les femmes. Et aujourd'hui, elles étaient là, toutes, main dans la main pour s'entraider et le poing levé pour porter la voix de toutes celles qui ne l'avaient plus. La femme accroupie face à elle laissa perler une larme sur sa joue et lui souffla ces mots qu'elle avait toujours voulu entendre : « Je te crois » et ces mêmes mots se reflétaient dans chacun des regards de femmes qui l'entouraient. Théa laissa le soleil se faufiler dans son cœur et une étincelle jaillit à l'intérieur. Elle posa sa main dans celle que son alliée lui tendait et cette dernière l'aida à se relever. Ensuite, elle ne la lâcha jamais. Théa n'était pas seule. Elle ne le serait plus jamais. Maintenant, on la voyait. On la croyait. Elle hurla de toutes ses tripes blessées, de toute son âme écorchée. Et toutes les femmes la rejoignirent dans un seul et même cri d'espoir.

Autre part, au milieu du béton impénétrable, une racine poussa. Au cœur de la faille, une fleur prit vie. Et, tout doucement, un souffle, tel un chuchotement de l'ailleurs, entrouvrit la porte de la maison.